

## AU CORRESPONDANT B. C.

MON CHER B. C.,

Je viens de lire tes "Quelques pensées sur la fin des vacances." Ce sont des pensées mauvaises que tu as eues là, mon ami, et les avoir exprimées n'est pas une bonne action. Tu as médité de toi-même et calomnié tes condisciples.

Selon toi, l'écolier qui retourne au collège, dit adieu à toutes les joies. "Gare au 4 septembre ! C'est le terme de tous les plaisirs" C'est un "spectre," un "monstre," qui nous saisira et nous dira d'une voix rogue : *Suivez-moi ! Malheur ! il faudra le suivre ! etc., etc.* Tu as eu raison, mon ami, la rentrée est tout cela, pour l'écolier étourdi, indiscipliné, paresseux ; mais pour lui seulement. Quel besoin y avait-il de venir crier au lecteurs des VACANCES que tu es cet écolier ? C'est conclusion, elle s'impose à tous ceux qui ont lu les angoisses mortelles ou te jette l'approche du 4 septembre. B. C. a médité de B. C.

Mais il y a plus. Tu as calomnié tes condisciples. Tu nous supposes tous pris de la "crainte" et du "tremblement" qui t'agitent, dans "l'attente de l'heure fatale" : voilà la calomnie. Je la repousse, et je tiens à te dire — je crois traduire ici les sentiments du plus grand nombre — que je prendrai la route du Séminaire d'un pas allègre, le cœur joyeux. Je trouve que mon malheur ne sera pas si grand ! Sans doute, bien des yeux se mouilleront ce jour-là. Peut-être serai-je le premier à faire la lippe lorsque je donnerai le baiser d'adieu à ma bonne mère qui se détournera pour me cacher ses larmes. Qui pourrait me le reprocher ! Mais ces larmes sécheront

vite comme la rosée au soleil. C'est que, vois-tu, j'ai mon plan. Une fois rendu, je me propose de ne le céder à personne, ni au jeu, ni à l'étude, ni au dortoir, ni à la chapelle, ni même au réfectoire. Avec ce remède, pris fidèlement, l'ennui, s'il vient roder autour de la place, n'y entrera pas, j'en suis sur. Ah ! ce remède ! si je l'avais toujours employé depuis le commencement de mes études, que de chagrins et de pensums j'aurais évités ! Ami B. C., je t'engage à goûter de mon remède. Tu le peux ; tu le dois. Le veux-tu ? Si oui, tu accourras avec nous tous et et comme nous tous, la gaieté au cœur. Si non, je t'en prie, par pitié pour toi, pour nous, pour nos maîtres, ne te condamne pas à traîner la-bas pendant dix longs mois, la lourde chaîne de tes dégoûts. Reste plutôt dans ton village ; le poète t'y invite dans ces deux vers que j'ai rencontrés au cours d'une lecture que je faisais l'autre jour avec mon bon ami C. :

Si qua sede sedes, et erit tibi commoda  
[ sedes,  
Illa sede sede, nec ab illa sede recede.

Maintenant, cher B. C., je termine en disant comme toi, sauf une légère variante : Lecteurs des VACANCES, attendons le 4 septembre sans "crainte" ni "tremblement" :

Allumons encore la pipe,  
Fumons encore du tabac,  
Y a pas encore de mal à ça.

Car il est bien à craindre que monsieur le directeur ne nous dise, après le 4 septembre :

N'allumez plus la pipe,  
Ne fumez plus d'tabac,  
Y a du mal à ça.

AMICUS.

